// L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

68e ANNEE — (7e Série)
No 39. — 25 SEPT. 1958

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Allons-nous capter la gravitation ? — II. Le site d'Alésia. — III. L'*Alaska*, 49e Etat. — IV. La lutte contre la lèpre. — V. Le pape Clément XIV fut-il assassiné ? — VI. Un mot encore de l'Oreopithecus. — VII. Ne touchons pas à la Lune. — VIII. Retournons à l'île de Pâques. — IX. Qui était Cromwell ? — X. Les Sermons du Curé d'Ars. — XI. Dinosaures vivants ? — XII. Le prieuré de Kansénia au Katanga.

I

Allons-nous capter la gravitation ?

Cette grave question est posée par Francesco d'Andrea, dans l'*Osservatore della Domenica*, du 27 juillet 1958. Et en gros caractères, sous diverses photographies intéressantes, on lit ces mots : « *Aveugle, sourd et sans mains, peut-être le successeur d'Einstein* ».

De qui et de quoi s'agit-il donc ? De qui ? D'un jeune savant allemand, né à Potsdam en 1925, et nommé Burckhard Heim. Il était déjà docteur en sciences physiques, à l'extrême fin de la guerre, et il travaillait au laboratoire national de chimie à Berlin, quand il fut pris sous un bombardement, qui le rendit aveugle, à peu près totalement sourd et mutilé des mains. Après de longues semaines à l'hôpital, il reprit toutefois ses travaux et conquit un second doctorat en chimie, à l'université de Göttingue. C'est là qu'il travaille aujourd'hui après y avoir créé un petit laboratoire, dont les recherches devaient rapidement le rendre célèbre.

Quel est donc l'objet précis de ses travaux ? Cet aveugle ne vise à rien moins qu'à *utiliser la lumière solaire, en la transformant en énergie, comme moyen de propulsion des astronefs.*

Avant tout, il a eu à vaincre les obstacles que ses infirmités dressaient devant lui. Il était d'une famille très modeste, n'avait aucune ressource personnelle et ne pouvait procéder à ses expériences sans une aide intelligente et dévouée. Sa première chance fut de pouvoir épouser, en Gerda Straube, chanteuse radiophonique, la femme qu'il aimait et qui consentit à se faire à la fois son infirmière et sa collaboratrice. De plus, Heim se vit assisté d'un jeune savant, l'ingénieur Dietrich Goslich, que la foi en son génie attirait vers lui, à titre absolument gratuit.

L'équipe Heim-Straube-Goslich se mit donc à l'œuvre et, grâce à des privations invraisemblables, commença à se faire connaître. Un congrès scientifique s'étant ouvert à Francfort, Heim y fit un rapport au sujet de ses nouvelles et audacieuses théories, et réussit par la grandeur de ses ambitions et la clarté de ses calculs à attirer soudain sur son travail l'attention des congressistes. Du monde restreint des savants, sa notoriété passa dans le public. Les journaux d'Allemagne occidentale et d'une partie de l'Europe parlèrent de lui. On citait son exemple, comme celui d'un héros aux prises avec l'adversité. Des firmes importantes lui apportèrent des secours. Des banques lui ouvrirent des crédits. On vit des classes entières d'étudiants et d'étudiantes lui envoyer leurs petites économies. Il commença à pouvoir rétribuer son adjoint Goslich, qui, entre temps, avait refusé des offres importantes venant d'Amérique, afin de rester avec Heim.

« Si les théories de Burckhard Heim sont exactes — et de nombreux mathématiciens de haute réputation en sont convaincus — toute la technique actuelle en sera révolutionnée. Dans peu d'années, on pourra réaliser la fascinante aventure de l'espace et les satellites artificiels eux-mêmes apparaîtront tellement dépassés qu'ils deviendront presque des objets préhistoriques et dignes d'être rangés dans un musée. »

Ainsi parle notre article de l'*Osservatore*. Une révolution inouïe serait donc en cours. Heim avance dans la voie où s'était engagé Einstein, en ses dernières années. De la formule fondamentale, à laquelle il était arrivé et qu'on a retrouvée dans ses papiers, Heim estime qu'on peut, par voie mathématique, extraire toute une série de lois naturelles encore inconnues de tous. Ces lois mettraient à notre disposition la force même de la gravitation, au point que nous pourrions la reproduire artificiellement et vaincre ainsi la gravitation naturelle. Après les essais infructueux des techniciens américains, pour vaincre cette gravitation et envoyer un satellite de 15 kilos, dont 11 d'instruments divers, autour de la Lune, nous avons eu la preuve péremptoire de la puissance de cette gravitation qu'il s'agit d'annuler ou de surmonter.

Il est évident désormais pour tous que ce ne sera pas au moyen d'une fusée, propulsée par des liquides ou des solides, qu'on enverra dans l'espace une astronef. C'est donc dans une voie toute différente que se lance le jeune savant. Il sait que le soleil ne cesse de vaincre la gravitation, en nous envoyant les *photons* qui constituent la lumière dont il nous inonde. Burckhard Heim a donc conçu le dessein de créer un « *champ antigravitationnel* », en captant la lumière solaire et en la transformant en énergie antigravitationnelle. Il créerait de la sorte une *force de gravitation artificielle* permettant d'annuler, sans effort, la force de gravitation naturelle. Dans l'*Osservatore*, une gravure donne

la reproduction du « *navire spatial* » conçu par Heim. Ce navire serait mû par la lumière solaire et, sans doute, avec les freinages indispensables et les accélérations graduées, mettrait l'homme en mesure de voyager à la vitesse maxima de la lumière, soit 300.000 km à la seconde, plus d'un milliard de km à l'heure. La Lune serait à deux pas ! Mars, à nos portes ! Et comme le soleil nous fournirait l'énergie en quantité pratiquement illimitée, le problème des *propulseurs*, qui se pose pour nos fusées actuelles, ne se poserait même plus.

L'attraction terrestre serait vaincue et les espaces seraient enfin ouverts à l'homme. Tout cela est d'un intérêt palpitant. Et prenons garde aux dernières lignes de l'article analysé :

« Mais, conclut l'auteur, la nouvelle capacité de dominer la force gravitationnelle ne serait pas dirigée seulement vers la conquête de l'espace, mais aussi vers les applications concernant notre vie de chaque jour. Les Aéroplanes, les navires, les automobiles et les trains seraient actionnés par des moteurs construits selon le nouveau principe de Heim utilisant comme carburant une source à peu près inépuisable : le Soleil. »

A ce curieux article, ajoutons toutefois quelques considérations dans lesquelles nous nous inspirerons de deux autres articles parus dans *Science et Vie*, l'un en mai 1958 intitulé « *Echec à la pesanteur* », signé Georges Ketman, l'autre en juillet, intitulé « *Nos voisins de l'Espace* », sous la signature d'Aimé Michel.

Dans les deux, il est question de la victoire prochaine sur la gravitation. Dans le second, on nous propose une anticipation de voyage vers la plus proche étoile, *Alpha du Centaure*. Du premier, nous retiendrons que la gravitation, selon Heim, prend sa source dans le *champ mésonique* de l'atome, c'est-à-dire dans l'espace des actions des *mésons*. On admet, en effet, que les *mésons* ne sont autre chose que le *ciment de l'atome*. Ce sont eux qui relient les protons et les neutrons dans le noyau atomique. Mais en dehors des *attractions fortes* qu'ils exercent ainsi, les mésons possèdent des *interactions faibles* qui en s'additionnant constituent la force gravitationnelle universelle.

Heim a fait construire par son adjoint Goslich, une étrange machine destinée à anéantir une onde électro-magnétique et à la transformer, selon le principe de la conservation de l'énergie, en une *onde gravitationnelle*. On n'en sait pas plus long actuellement sur les résultats obtenus par lui. Heim appelle sa *gravité négative* la force *dynabarique*. C'est avec cette force qu'il se propose de propulser l'astronef, dont il a dès maintenant construit la maquette.

Mais nous remarquerons que, pour aller jusqu'à la plus proche étoile, autour de laquelle nous avons quelque raison de penser qu'il peut y avoir une planète ayant une croûte et une atmosphère, comme notre Terre, et par suite, apte à abriter la vie et, qui sait ? la pensée, il nous faudrait tout de même, en voyageant à la vitesse de la lumière, quatre ans trois mois et dix-huit jours ! Que de problèmes cela pose, pour le maintien de la vie physiologique, pour la respiration et l'alimentation des voyageurs partant de la Terre, pour aller voir ce qui se passe là-bas !

II

Le site d'Alésia

C'est M. Jérôme Carcopino, l'éminent historien et archéologue, membre de l'Académie française, qui traite du *site d'Alésia*, en trois numéros successifs de *La Revue des deux-mondes*, 15 juillet, 1er et 15 août 1958.

« Depuis que les fouilles entreprises par ordre de Napoléon III, écrit-il, aux abords d'Alise-Sainte-Reine, en Côte-d'Or, ont mis en évidence l'identité de ce site bourguignon avec l'emplacement d'Alésia, où César a investi, vaincu et capturé Vercingétorix, celle-ci est partout admise sans discussion. »

Partout, oui, mais pas en France ! Un patriotisme local plus enthousiaste qu'éclairé, a revendiqué pour bien d'autres localités cette identification. Nommons : Alaise, dans le Doubs ; Aluze, en Saône-et-Loire ; Izernore, dans l'Ain ; Alès, dans le Gard ; Novalaise en Savoie. En fait, il n'est guère que le site d'Alaise, dans le Doubs, qui ait rencontré de sérieux et vigoureux défenseurs.

Le plus érudit et le plus habile de ceux-ci fut Georges Colomb, qui ne fut pas seulement cet amuseur de la jeunesse que connaissent tous les lecteurs de la *Famille Fenouillard* et du *Sapeur Camember*, mais aussi un éminent professeur au Collège Sévigné, un chargé de cours de la Sorbonne, un érudit réputé pour ses qualités d'originalité et de puissance. C'est donc surtout Georges Colomb que M. Carcopino s'attache à réfuter. Il le fait par les arguments — à notre sens décisifs — qu'il résume dans la phrase suivante :

« Déclarons-le d'emblée pour qu'il n'y ait aucune équivoque : la toponymie, malgré les apparences, la topographie, avec les précisions de sa concordance littérale avec le texte de César, l'archéologie enfin, avec l'apport décisif de ses multiples découvertes, excluent Alésia d'Alaise, imposent la localisation d'Alésia à Alise. »

Nous ne suivrons pas M. Carcopino dans le détail de sa magistrale et triple démonstration, nous voudrions appuyer ses constatations et démonstrations par le compte rendu inédit que le R. P. Noché, professeur au Collège « La Providence » à Amiens, a bien voulu nous adresser.

Du 16 au 30 juillet 1957, une quinzaine de jeunes gens, la plupart du Collège de la Providence d'Amiens, sous la conduite du P. Carton et de M. le Curé d'Alise-Sainte-Reine, *l'abbé Joignot*, dont M. Carcopino cite avec éloge les travaux, ont fouillé un peu au nord d'Alise, dans la plaine de Grésigny, en vue de retrouver deux fossés de César, repérés lors des fouilles de Napoléon III, en 1861-1865. M. l'abbé Joly, du Petit Séminaire de Flavigny et professeur de Préhistoire aux Facultés de Dijon, avait donné de précieuses indications, provenant du plan de l'agent-voyer Millot, plan manuscrit, inédit, sur lequel figurent, plus exactement que partout ailleurs, les relevés des fouilles impériales. Il s'en est suivi que les fouilles de juillet 1957 ont retrouvé exactement, aux endroits indiqués les deux fossés romains.

Les jeunes élèves du collège de la Providence, auxquels s'étaient joints ceux de Saint-Louis-de-Gonzague à Paris, ceux de N.-D. du Mont-Roland

de Dôle et ceux de Saint-Joseph à Poitiers, eurent cette joie. Les fossés retrouvés ont été dégagés, photographiés, mesurés. Ils ne sont pas les seuls, car en juillet 1956, déjà, M. l'abbé Jovignot, curé d'Alise, en avait rouvert un autre, à 400 mètres de la gare *Les Laumes-Alésia*, encore plus net, si possible que ceux de Grésigny. Ces trois fossés devaient rester ouverts jusqu'à l'été 1958, afin que les touristes ou chercheurs puissent les voir.

Ces fossés ont la forme d'un grand V, en ce sens qu'ils sont très évasés au sommet et se terminent en pointe à la base. Ce sont des fossés d'arrêt, profonds de 1 m. 70 (fossé sud) et de 2 m. 50 (fossé nord), larges de 4 mètres au niveau du sol. Les éléments rencontrés dans ces fossés. surtout dans celui du sud, attestent une terre de remplissage, preuve indubitable de l'origine humaine de l'ouvrage : présence, dans la terre argileuse, de graviers, rejetés par les pionniers de César lors de l'établissement du fossé, de pierres — de 5 à 40 cm — comme il en est en quantité sur les coteaux bordant la plaine de Grésigny, d'ossements anciens, de débris de poterie. A noter que ces débris, ossements et pierres, ont été trouvés dans le fond du fossé.

Par ces fouilles, ont été établis :

— 1° l'exactitude du *plan Millot* — de Flavigny, Millot ayant dirigé des fouilles, il y a cent ans — exactitude qui n'avait été vérifiée jusqu'ici que par la seule fouille des Laumes, en 1956 ;

— 2° l'exactitude des coupes indiquées par Napoléon III, dans son *Histoire de Jules César*, avec Atlas, et par Pernet, d'Alise, dans ses *Notes sur Alise* ;

— 3° la réalité des fossés anciens, parfois mise en doute sans aucune raison ;

— 4° l'accord entre l'ordre de grandeur et le type des fossés retrouvés et ceux des fossés que décrivent les Commentaires de César. Notons cependant que César n'ayant donné que quelques indications de types et de mesures numériques et n'ayant jamais affirmé que ses travaux — surtout sur une longueur aussi considérable — aient été partout identique à dix centimètres près, il serait contraire au simple bon sens de prétendre que les fossés de César — en quelque endroit qu'on les situe — aient dû être exécutés sans nulle différence entre eux.

On peut donc dire que les fouilles opérées par les équipes bénévoles de nos jeunes gens s'inscrivent modestement, mais fermement et lumineusement, dans l'ensemble des arguments convergents dont la cohérence et la force démontrent péremptoirement l'identité d'Alise-Sainte-Reine avec l'antique capitale des Mandubiens, *Alésia*.

Ces arguments, on les trouvera exposés avec la dernière clarté par M. Carcopino, dans sa récente étude de *La Revue des deux-mondes*, qui sera sans doute publiée en brochure à part. Citons un point seulement de son argumentation : les adversaires de l'identification proposée ont souvent tiré argument de l'existence d'une ville gallo-romaine sur le plateau du mont Auxois, au-dessus d'Alise. Leur raisonnement était le suivant : partout où César avait enlevé des forteresses aux Gaulois, il en avait contraint les habitants à quitter les hauteurs pour s'installer dans la plaine. Ce fut le cas pour les Arvernes de Gergovie, contraints de s'établir à *Augustonemetum* (Clermont-Ferrand), et pour les Eduens du mont Beuvray — Bibracte — qui durent descendre à *Augustodunum* (Autun). Donc, dit-on, si Alésia avait été Alise, César n'aurait pas permis à ses habitants de rester sur le mont Auxois, et il les aurait contraints de descendre, eux aussi, eux surtout, dans la plaine.

Mais M. Carcopino réplique avec force : ce raisonnement serait juste si les habitants primitifs d'Alésia avaient été, comme les Arvernes de Gergovie ou les Eduens de Bibracte, des ennemis des Romains. Ce n'était justement pas le cas. Alésia était la capitale d'une tribu de Séquanes, appelés les Mandubiens, et qui étaient des amis de Rome. Vercingétorix, vaincu près de Dijon, s'était emparé d'Alésia, contre le gré de ses habitants. Il semble bien que, par les Mandubiens, mécontents et blessés dans leur fierté par Vercingétorix, César ait été constamment informé de tout ce qui se passait et même se disait dans Alésia assiégée par ses troupes. Après sa victoire, les Mandubiens, qui avaient été ses alliés et qui avaient durement souffert pour cette raison même, furent non seulement épargnés mais favorisés par les Romains et purent relever leurs ruines, créer une industrie métallurgique qui faisait prime sur les marchés, et retrouver au moins une partie de leur prestige et de leur bonheur d'antan.

Conclusion de M. Carcopino :

« L'Alésia celtique, occupée par Vercingétorix et assiégée par César, ne fait qu'une, dans la suite des temps, avec l'Alésia gallo-romaine qui l'a remplacée sur le mont Auxois, et les plus farouches partisans d'Alaise doivent, s'ils sont sincères, s'incliner devant cette certitude. »

III

L'Alaska, 49e Etat

Dans l'*Osservatore della Domenica*, du 17 août 1958, Enrico Baldo Berté, saisissant l'occasion du vote qui vient de faire de l'Alaska le 49e Etat des U.S.A., intitule un article intéressant : « *L'Alaska n'a pas oublié un héroïque missionnaire* ».

Ce missionnaire est le R. P. Pasquale Tosi, S. J., dont la mémoire mérite d'être célébrée. Il était né à S. Vito, dans la région de Forli, le 25 avril 1835. Il entra, déjà prêtre, en 1862, dans l'Ordre des jésuites. Trois ans plus tard, il partait pour les Missions chez les Peaux-Rouges des Montagnes Rocheuses, où il travailla durant dix ans. En 1876, il accompagna Mgr Seghers, évêque de Vancouver, dans l'Alaska, territoire qui dépendait alors de son siège. Mais l'évêque fut assassiné, à l'instigation des Eskimaux, par son propre domestique. Le P. Tosi n'échappa que par miracle. Il revint immédiatement à San-Francisco pour recruter des compagnons, puis il rentra en Alaska ; il y fonda des chrétientés, accomplit de nombreux et longs voyages, apprit les divers dialectes du pays, écrivit des relations d'un énorme intérêt, en raison des observations géographiques, linguistiques, anthropologiques, dont elles sont enrichies. La mission fut érigée en Préfecture apostolique en 1894 et le P. Tosi en fut le premier titulaire. On a de lui

de très vivants récits, intitulés *Lettres de Jersey, de Vals, de Woodstock,* dans « Missions catholiques » ; — *La mission de l'Alaska,* publiée dans *Civiltà cattolica,* puis à part (Rome, 1893). Il mourut à Juneau, capitale de l'Alaska, le 14 janvier 1898. A Sant'Arcangelo de Romagne, son pays natal, on lui a dédié l'épigraphe que voici :

« Au P. Pascal Tosi, S. J., qui porta son âme d'apôtre et son cœur d'Italien, dans les rochers, les neiges et les glaces de l'inhospitalier Alaska, qu'il explora par sa science, et rallia à la civilisation, la terre qui fut son berceau, a consacré avec fierté cette inscription.»

Et à Juneau même, sur sa tombe, on peut lire :

« Ni la solitude muette des neiges perpétuelles, ni le langage barbare, ni les embûches des ennemis, ni la privation de tout secours humain, ne purent effrayer son intrépidité, durant les longues années de ses fatigues apostoliques et de ses voyages périlleux à travers des régions désolées. »

Actuellement, la population totale de l'Alaska est de 93.700, sur lesquels on compte 42 % de protestants, 40 %de païens, et 18 % de catholiques. Il y a 15.000 Eskimaux, autant d'Indiens, et les autres sont Européens. Il faudrait y ajouter un nombre considérable de militaires, car l'Alaska est devenu une base des plus importantes.

Rappelons rapidement l'histoire du pays. L'Alaska fut découvert en 1741, par le navigateur danois Vitus Behring, qui devait donner son nom au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique. Behring en fit don à Pierre-le-Grand. La Russie fut loin d'être enchantée d'avoir une nouvelle étendue de glaces perpétuelles. On se consola toutefois en exploitant les richesses en fourrures de la région : ours, loutres, renards argentés. Mais en 1867, les Russes crurent faire un excellent marché en vendant la « grande Terre » — c'est le sens du mot Alaska, en eskimau, — aux Etats-Unis. Les Américains firent des gorges chaudes sur la fantaisie du négociateur, le Secrétaire d'Etat Sewart, et surnommèrent l'Alaska : le *frigidaire de Sewart,* ou *la folie de Sewart.* Mais ils changèrent de ton quand on sut qu'il y avait en Alaska de merveilleuses mines d'or, sans parler de gisements de plomb, d'étain, d'argent, de cuivre, de platine, de charbon, et, plus récemment découverts, d'uranium et de pétrole. L'Alaska fut payé 7 millions 200.000 dollars-or, mais il a rapporté des milliards de dollars à l'économie des U.S.A. et il est devenu l'un des boulevards essentiels de sa défense militaire.

L'Alaska est désormais le plus vaste des 49 Etats américains. Le Texas est ainsi détrôné. L'Alaska environ trois fois grand comme la France, mesure en effet 1.519.000 km². Ses villes principales sont les suivantes : Anchorage, 12.000 habitants ; Fairbanks, siège de l'Université et tête de ligne de chemin de fer, capitale aussi de la « fièvre de l'or », 10.000 habitants ; Nome, Petersbourg, chacune 2.000 habitants ; Sewart, qui porte le nom du Secrétaire d'Etat qui acheta l'Alaska, 3.000 habitants ; Juneau, qui a le titre de capitale, 6.000 habitants.

Ces petites cités, durant les longs mois d'hiver, dorment sous la neige, avec des températures qui descendent à — 40. Durant la brève saison d'été la vie éclate partout avec une intensité incroyable. L'Alaska possède des richesses forestières immenses : 80 millions d'hectares soigneusement surveillés et protégés. La toundra est un milieu propice au développement des troupeaux de rennes. Ils n'y furent introduits qu'en 1891, mais ils comptent aujourd'hui plus d'un million de têtes. On a créé, dans le pays, de nombreuses fermes d'élevage pour les animaux à fourrures. Les îles Pribilof, qui font partie de l'Alaska, abritent une réserve de plus de 4 millions de têtes de phoques-otaries, qui fournissent les trois quarts des fourrures si recherchées, sous le nom de « loutres de mer ». Les animaux qui fournissent la viande aux habitants sont surtout l'élan et le caribou. Toutes les familles s'arrangent pour avoir, au début de l'hiver, une provision de 80 à 100 kilos de viande congelée de caribou ou d'élan. Les vivres importés des U.S.A. coûtent horriblement cher : à Nomé, un litre de lait, 300 francs ; un melon, 2.000 francs.

La ressource principale des habitants est la pêche — on prend des truites très grosses et de toutes les couleurs, des saumons en quantité. Le produit de la pêche est à la base d'un commerce important d'exportation. En raison du climat si froid, l'agriculture a mis beaucoup de temps à démarrer. Actuellement on obtient de bonnes récoltes de seigle et de pommes de terre. Un trait curieux : les fruits des églantiers sauvages ou *cynorrhodons,* en Alaska, contiennent trente fois plus de *vitamines C* que les meilleures agrumes, ce qui permet de les exploiter en grand pour avoir des vitamines.

En 1939, à la veille de la dernière guerre, l'Alaska n'était défendu que par un régiment de 3.000 hommes, réunis à la caserne Chikoot, et il n'existait qu'un seul canon, hérité des Russes. La situation changea, lorsque, en 1940, le chef de l'Etat-Major américain William Mitchell définit l'Alaska : « le point stratégique le plus important du monde ». A quoi Wilhjamuir Stefanson ajoutait : « une partie stellaire dans la défense de l'hémisphère occidental ». Et pourtant, à cette époque, la Russie était alliée à l'Amérique. Depuis que tout a changé, on conçoit l'importance décisive de la possession de l'Alaska. Ce pays, qui est à 800 km du territoire américain, n'est qu'à 83 de la Sibérie soviétique. Entre l'île Grande-Diomède, qui appartient à la Russie, et l'île Petite-Diomède, qui est rattachée à l'Alaska américain, la distance n'est que de 15 km. Le détroit de Behring ne dépasse pas, par endroits, la largeur de 100 km. Il fut un temps où, en 1927, un plan américain prévoyait la construction d'un viaduc traversant tout le détroit, de manière à permettre l'établissement d'une route directe de Washington à Moscou, Berlin, Paris, par la Sibérie. Mais depuis les événements que l'on sait, les Américains ont mis en sommeil ce projet, et trouvent même que le détroit de Behring est trop peu large, pour leur sécurité. L'une des bases navales et aériennes russes les plus importantes se trouve dans l'île Komandouski, dont la distance de l'Alaska n'est que de 500 km.

IV

La lutte contre la lèpre

Le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris* dans ses numéros de juillet et d'août-septembre 1958, nous apporte, sous la signature A. de Biesme, une étude bien utile sur les moyens actuels de lutter contre la lèpre.

Le 3e dimanche après l'Epiphanie, parce qu'il comporte une page d'Evangile racontant la guérison d'un lépreux, a été choisi par les nations catholiques, pour attirer l'attention du monde entier sur la terrible maladie de la lèpre. C'est ainsi que le 26 janvier 1958 eut lieu « la cinquième journée mondiale des lépreux ».

Parce que cette maladie a pratiquement disparu d'Europe et d'Amérique du nord, beaucoup d'entre nous en ont presque oublié l'existence. Il existait pourtant, au XIIIe siècle, environ 20.000 maladreries dans la seule Europe. Aujourd'hui on peut avancer les chiffres suivants : au Nigeria, un lépreux sur 90 habitants ; à Madagascar, un sur 100 ; en A.O.F., un sur 130 ; au Congo belge, un sur 200, etc. La Guyane française n'a pas moins de 10.000 lépreux sur 30.000 habitants, ce qui est grave. On estime à plus de 300.000 le nombre des lépreux dans les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. En Asie proprement dite, l'Inde à elle seule en totalise 2 millions, sur lesquels 500.000 contagieux, alors que les hôpitaux n'en pouvent absorber que 20.000. Au total, dans le monde, il doit y avoir encore de 10 à 15 millions de lépreux, dont seulement 100.000 sont vraiment soignés.

Quels progrès a-t-on fait dans le traitement de la lèpre ? Durant longtemps, le seul médicament plus ou moins efficace contre la lèpre fut l'*huile de Chaulmoogra*, extraite du fruit de certains arbres de la famille des flacourtiacées, et spécialement de l'hydnocarpus. Ce remède faisait disparaître les taches, sans attaquer la racine du mal.

« Peu à peu, les vitamines, les antibiotiques, les sulphones ont fait leur entrée en scène, d'autres médications aussi, qui, appliquées sous strict contrôle médical, obtiennent des guérisons que l'on considère comme complètes. »

A une date récente, la Sœur Marie-Suzanne, travaillant en laboratoire spécial, aux Facultés catholiques de Lyon, a mis au point un remède qui est considéré comme le plus efficace contre la lèpre et qu'on appelle l'*antigène-marianum*.

Deux points sont acquis : 1° la lèpre est désormais *curable*, à condition d'être prise à temps ; 2° elle n'est que *légèrement contagieuse*, ce qui facilite les soins à donner à ceux qui sont atteints.

La lutte contre la lèpre consistera donc en deux choses : 1° faire à temps la découverte du mal ; 2° employer tout de suite et *avec persévérance* la médication appropriée.

Le premier point n'est pas moins difficile à obtenir que le second. C'est ce que constate l'auteur de notre article :

« ...Combien de gens, écrit-il, ignorant les premiers symptômes, vaquent à leurs affaires sans se préoccuper de remèdes, alors qu'à ce stage primaire le mal pourrait fort aisément être vaincu ? Combien aussi, ayant découvert leur infortune, reculent sans cesse le moment de se procurer les médicaments qui les sauveraient encore, jusqu'à ce qu'enfin, quand les effets du mal ne peuvent plus être mis à l'abri des regards, ils se résignent à suivre une cure ? Combien encore, parmi ceux chez qui la maladie est à l'état virulent, ne reçoivent aucun soin, par négligence, par ignorance, pauvreté, ou peut-être par espoir d'attirer la compassoin et de récolter quelques sous ? »

Toutes ces raisons ont pour résultat qu'il n'y a pas un dixième des lépreux dans le monde qui soient soignés réellement.

Signalons un exemple des efforts faits, en Inde, pour combattre la lèpre. Il s'agit du centre de Polambakkam, qui a commencé à fonctionner en 1955, sous la direction du médecin belge, docteur Hemerijckx, auquel 25 années de travaux chez les lépreux d'Afrique avaient donné une forte expérience. Son but a été tout de suite de réaliser un *traitement de masse*. Dès le début on compta 160 inscriptions, mais l'œuvre a tellement grandi qu'elle atteint actuellement près de 15.000 malades, dans un rayon de 30 km environ. Au cœur du système se trouve une école de formation des assistants ruraux. A la périphérie, on compte 53 « cliniques » desservant 750 villages. Ces « cliniques » sont chose très simple : un lieu de rendez-vous, à l'ombre des arbres, au croisement de deux routes ou dans une lande déserte à l'entrée d'un village, ou enfin dans une pièce de dispensaire. Les « cliniques » sont réparties de manière à ce que les malades n'aient pas plus de 5 km à faire pour s'y présenter. Le personnel de la station distribué en deux ou trois groupes, s'y rend en voiture. Ils rencontrent les malades qui les attendent et les aident à décharger le matériel. On passe deux ou trois heures à examiner ceux qui se présentent et à leur administrer les remèdes utiles. Quand on a fini, on rembarque le matériel et on va à la « clinique » suivante. La méthode est extrêmemnt économique et surtout permet d'atteindre un nombre croissant de malades. Il est évident que par ce procédé on a bien plus de facilité pour dépister à temps la maladie.

La grande nouvelle qu'il est ainsi donné d'annoncer aux lépreux, c'est qu'ils peuvent guérir, s'ils le veulent, et que leur maladie n'est pas le résultat d'une malédiction divine, qu'elle n'est pas une tare dont il faut avoir honte, mais un accident physiologique dont ils peuvent se débarrasser, avec un peu de volonté et surtout de ténacité.

A la base de cette lutte contre la lèpre est l'idée que l'on constate dans la lutte contre la tuberculose ou contre le cancer : à savoir que le mal est facile à vaincre, s'il est dépisté assez tôt. On ne doit envoyer en léproserie proprement dite que les malades déjà ravagés par le mal et devenus infectieux. Mais ce n'est plus dans les léproseries que se livre la bataille elle-même. Notre article use ici d'une comparaison très juste. Quand les termites ont commencé à ronger une poutre, si on ne les déloge pas tout de suite, la destruction de la poutre se poursuivra lentement mais irrésistiblement et il sera trop tard pour intervenir quand la poutre en viendra à céder. Pour la lèpre il en est de même. L'organisme est infecté, il ne faut pas attendre pour intervenir. Un examen, somme toute assez superficiel, pouvait révéler le danger.

Il est, en effet, des symptômes simples et infaillibles qui permettent de localiser le mal. Toute la question désormais est donc en ceci : multiplier les examens préventifs et immuniser au plus vite les patients qui présentent des prédispositions à la lèpre, au moyen d'une cure adéquate.

Mais on constate malheureusement que les malades se lassent très vite de cette cure, qu'ils manquent de persévérance, alors que le traitement de la lèpre est au contraire l'un de ceux qui demandent le plus de patience et de continuité. Il y a donc chez ceux qui s'occupent des lépreux un travail psychologique à opérer sur les malades autant qu'un travail médical, et c'est en cela surtout désormais que consiste la charité chrétienne envers les malheureux lépreux.

Ajoutons que, dans le voisinage immédiat de l'article que nous venons d'analyser, et dans la même revue, nous aurions tant à dire sur les études si documentées du P. L. Trivi_re, publiées sous le titre évocateur : « *L'Eglise catholique en Chine continentale* ». Mais ces études sont trop nombreuses : plus de 13 articles déjà parus, — et trop étendues pour que nous puissions leur faire ici la place convenable. Nous nous bornons donc à les signaler, en notant qu'on ne peut les lire sans un serrement de cœur, tant elles révèlent une situation grave dans l'état du catholicisme en Chine communiste : c'est le schisme dans toute son horreur ! Souhaitons qu'il ne soit pas désormais sans remède et que nos prières en obtiennent l'heureuse guérison. Il s'agit là d'une lèpre autrement redoutable que celle dont nous venons de parler.

V

Le pape Clément XIV fut-il assassiné ?

Il y a longtemps que l'on estime cette question résolue. Elle est étudiée à nouveau par Wim Gérard, dans la revue *Aux Carrefours de l'Histoire* de juillet 1958.

Au terme de son étude, du reste bien conduite, l'auteur, parlant des doutes qui ont pesé sur le genre de mort de ce pape, écrit :

« ...nous avouons ignorer... si l'on s'est récemment occupé de cette question... dont l'intérêt historique est pourtant évident. »

Le dernier auteur, croyons-nous, qui ait traité à fond de ce problème est le grand historien autrichien Ludwig Pastor, dont le volume, prêt à sa mort, fut publié en 1932 et constitue le tome XVI-2, de sa *Geschichte der Päpste*. Le volume entier est consacré au pontificat de Clément XIV (1769-1774). Il fut vivement critiqué par le P. M. Leone-Cicchito, dans les *Miscellanea franciscana*, en 1934. Les critiques portaient principalement sur le rôle joué sous ce Pontificat par le P. Innocent Buontempi, dont Pastor laisse clairement entendre qu'il avait été acheté par la Cour d'Espagne, pour persuader au pape de supprimer les jésuites. Quoi qu'il en soit de ce point particulier qui demeure obscur, il est certain que ce fut le pape Clément XIV qui supprima l'Ordre des jésuites, par le célèbre Bref *Dominus ac Redemptor* du 21 juillet 1773. Ce bref avait été exigé — le mot n'est pas trop fort — par les trois cours bourboniennes : France, Espagne, Naples.

« Il motive longuement la décision du Saint-Siège. Les termes en sont d'une particulière sévérité. Clément XIV y mit sa signature, puis, brusquement, un trouble l'envahit. Il leva les yeux au ciel et murmura : « *Cette suppression me fera mourir !...* »

Sans entrer dans tous les détails de l'exécution du bref, nous passerons immédiatement, avec Pastor, aux circonstances de la mort du pape, qui devait survenir le 22 septembre 1774.

La santé du pape avait toujours été bonne, ce qu'il attribuait à la simplicité et la sobriété de sa vie. On sait qu'il était franciscain. Sa seule maladie était une affection de la peau, qu'il soignait chaque année par une saison thermale d'*Acquo acetosa*. Cependant, en juillet 1771, le mal avait une apparence si étrange que l'on parlait d'une sorte de lèpre. En 1772, aggravation des malaises du pape, qui se montre souvent déprimé et mélancolique. Le bref contre les jésuites toutefois n'avait provoqué aucun trouble sérieux. Sans doute, il y eut, vers la fin de 1773, des émeutes dans Rome que le pape attribua aux jésuites, mais dont la cause réelle était le mécontentement du peuple à l'égard du gouvernement pontifical. Mais ce qui émut le pape, à cette date, ce furent les prophéties qui se mirent à circuler dans Rome et dans toute l'Italie, au sujet de sa mort prochaine. L'ambassadeur espagnol, Monino, le plus acharné contre les jésuites, les attribuait aux « tertiaires jésuites ». Ces prophéties étaient si multipliées qu'un récit du temps déclare : « Il s'en faut de peu que ne revivent les antiques sybilles et les vieux oracles ». Ce fut une véritable épidémie. Les prophètes furent en grand nombre jetés en prison. Mais il faut croire que l'entourage du pape le tenait au courant de tous ces délires, car il en était très affecté. Il y avait surtout une dévote très vénérée, qu'on appelait la « bizocca di Valentano » et qui se nommait Bernardine. Elle avait été très catégorique et annonçait que le pape ne verrait pas le jubilé de 1775. Or, on était en 1774 ! Dans une lettre adressée au ministre napolitain Tanucci il est raconté que le pape voulut consulter à ce sujet le P. Paul-de-la-Croix, le fondateur des Passionnistes, qui était fort âgé et en qui il avait une très grande confiance.

« Il assura le pape, dit la lettre, quand il le reçut dans sa cellule alors qu'il était malade, que cette femme — Bernardine — était une femme simple et de bonnes mœurs, mais on lui faisait dire des choses auxquelles elle n'aurait pas songé d'elle-même ; si bien que ses prophéties devaient être méprisées sans en tenir compte. Le pape alors se tranquillisa. »

Mais si le calme revint dans le cœur du pontife ce ne fut pas pour longtemps. Sa maladie de peau l'inquiétait et son caractère en souffrait. Il était sujet à des accès de colère qui se traduisaient par des paroles violentes et peu dignes d'un pontife Il dormait mal ; il lui arrivait de se lever en pleine nuit, de fermer toutes les fenêtres et de se promener seul avec agitation. Il devenait presque insupportable à son entourage. Au fond, il avait peur. On craignait parfois pour la solidité de sa raison. Il semble bien que les cardinaux aient agité la question de savoir ce qu'il faudrait faire s'il devenait complètement fou.

En avril 1774, il avait subi un orage, dans Rome, avait été trempé jusqu'aux os, puis avait pris part en cet état à une cérémonie sans avoir changé de vêtements. Il s'en était suivi un refroidissement grave. Sa voix était devenue rauque et méconnaissable. Les soucis de sa charge l'accablaient de plus en plus. L'attitude bienveillante du roi de Prusse Frédéric II et de la czarine Catherine de Russie, envers les jésuites qu'il avait supprimés et dont ils gardaient intactes, dans leurs Etats, les communautés, était pour lui comme une réprobation et une cause de remords qu'il ne pouvait surmonter.

Sans doute, il n'osait revenir sur le malheureux bref de suppression. Les cours bourboniennes ne le lui auraient pas permis. Il persévérait donc dans les mesures prises contre les jésuites. Le général, le P. Ricci, avait été jeté en prison au château Saint-Ange. Mais le pape n'ignorait pas que la majorité des cardinaux était en faveur des jésuites. Ainsi pesait sur lui une sorte de fatalité. Sa mélancolie ne cessait de croître. Il espaçait les audiences. Lorsque Monino, d'une part, et le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, d'autre part, furent enfin reçus par lui, ils ne purent noter aucune défaillance dans son esprit, mais ils le trouvèrent amaigri et affaibli.

« La vivacité et la bonne humeur qu'on trouvait jadis chez le pape, écrivait Moñino, ont presque entièrement disparu. Il s'est plaint à moi de ses souffrances corporelles. Toutefois, au cours de l'audience d'une heure et quart, toutes les fois qu'un trait semblait le réchauffer, il laissait échapper quelque parole plaisante. »

Monino et Bernis sont d'accord pour dire que le pape craignait d'être empoisonné. Il s'entourait de précautions renforcées. Cependant sa fin approchait rapidement. Un cardinal ayant insisté pour qu'il fît des nominations au Sacré Collège, il répondit que

« dans les circonstances où il se trouvait, il devait s'occuper de son âme dont il ne voulait pas aggraver la situation ! »

Après avoir reçu l'Extrême-Onction, au soir du 21 septembre 1774, il rendait le dernier soupir, entre 7 et 8 heures, le 22 au matin. Des bruits, dont Bernis se fit l'écho, circulèrent aussitôt selon lesquels il avait été empoisonné. Mais les rapports des médecins qui procédèrent à l'autopsie furent absolument contraires à cette présomption populaire.

Pastor apporte de nombreux témoignages contre la thèse de l'empoisonnement. Il suggère plutôt un cancer à l'estomac. Mais il croit que le frère Buontempi, son confident, était du nombre de ceux qui propageaient la rumeur d'un empoisonnement. Buontempi, du reste, usant, après la mort du pape, d'un bref de sécularisation, quitta l'ordre franciscain, se retira à Monte-Porzio, dans les Monts Albains, où il finit sa vie dans la solitude, le remords et la crainte.

Sur le pape lui-même, il y eut deux sentiments opposés. Les ennemis des jésuites soutenaient que la postérité verrait en lui un grand pape. Mais cette prophétie ne s'est pas réalisée. Plus justement, semble-t-il, le biographe du cardinal de Bernis, Frédéric Masson, écrivait de Clément XIV, en 1884 :

« Ame faible, esprit médiocre, Lorenzo Ganganelli avait reçu une charge pour laquelle il n'était pas fait.»

En somme, si l'on ne peut pas dire que Clément XIV fut *physiquement* empoisonné par les jésuites, il n'est pas douteux que les pressions exercées sur lui pour lui arracher le bref de suppression, les reproches qui lui venaient de tant de sources à ce sujet et peut-être de sa propre conscience, empoisonnèrent son existence et hâtèrent sa fin. Il fut donc, si l'on peut dire *moralement* empoisonné non par les jésuites, mais par les soucis que leur suppression ne cessa de lui donner !

VI

Un mot encore de l'Oreopithecus

Nos lecteurs se souviennent sans doute de l'*Oréopithecus*, car j'en ai parlé ici même dans la Causerie sur les Revues du 11 octobre 1956. Je disais alors, en résumant un article de *Scientific American* que le professeur Johannes Hurzeler, de l'Université de Bâle en Suisse, avait été présenter aux spécialistes américains de paléontologie des ossements fossiles d'*Oreopithecus*, qu'il faisait remonter à 10 millions d'années, et dans lesquels il voyait avec certitude, les restes d'un *hominidé*, c'est-à-dire d'un ancêtre de l'homme. Je disais aussi que le professeur Hurzeler avait rencontré une grande incrédulité, aux U.S.A., au sujet de son fossile. Les journaux avaient même parlé alors de la mésaventure de la fameuse mâchoire de Piltdown, dont on venait tout juste de démontrer la falsification.

Hurzeler, en fait, venait surtout pour trouver des fonds, afin de poursuivre ses recherches. S'il n'avait pas obtenu tout ce qu'il voulait, la *Fondation Wenner-Gren pour la Recherche anthropologique* lui avait tout de même octroyé des subsides. Avec les secours de ses amis suisses, Hurzeler disposait d'environ 6 millions de lire pour venir dans la région de Grosseto en Italie, suivre de près les travaux exécutés dans la mine de lignite, à Baccinello, et y poursuivre des restes d'*Oreopithecus.*

Après deux ans d'efforts, les désirs du professeur suisse ont été soudain comblés, au début du mois d'août 1958. Si nous en parlons ici, ce n'est pas encore d'après des études scientifiques complètes, mais en utilisant les données des journaux italiens et français, et pour mettre ainsi nos lecteurs au courant des hypothèses qui sont formulées à la suite de la découverte de Baccinello.

Ce sont deux jeunes ouvriers mineurs, Azello Giustarini et Enzo Boccalini qui sont tombés les premiers sur un bloc de lignite au sein duquel se voyait un *squelette entier* de *Oreopithecus*. Le professeur Hurzeler, aussitôt prévenu, accourut, en compagnie du professeur Strauss de la « John Hopkins University ». Les journaux italiens ont donné des photos du squelette. La tête en particulier a un aspect humain indéniable. L'animal à qui cette tête a appartenu a été saisi par la mort dans la position d'un nageur. Il devait donc chercher à échapper au péril d'être noyé. S'est-il em-

pêtré dans des herbes sous-marines du lac qu'il traversait, ou bien a-t-il été submergé par une explosion volcanique ? On ne sait. Il mesure environ un mètre trente. Les membres sont au complet. C'est un spécimen unique. Le professeur Hurzeler, déclare l'*Osservatore della Domenica* du 17 août 1958, a obtenu du ministère italien de l'Instruction publique, l'autorisation de l'emporter à Bâle, pour le soumettre en laboratoire à un examen serré et complet, et pour en prendre un moulage, après quoi il sera rendu aux autorités archéologiques italiennes et déposé dans un musée. Il est incontestable que la découverte est de toute première importance. Le professeur Hurzeler espère bien obtenir de nouveaux subsides pour continuer ses travaux, ce qui pourrait apporter à la situation économique des mineurs de Baccinello, une amélioration non négligeable.

Donnons, d'après un journal lyonnais, en date du 4 août 1958 (*L'Echo-Liberté*), les premiers commentaires du professeur Hurzeler :

« La découverte d'aujourd'hui, déclare-t-il, a une très grande valeur scientifique, car elle me permet de démontrer aux savants du monde entier que les conclusions auxquelles j'étais arrivé, en classant l'Oreopithecus, défini par beaucoup comme un singe cynomorphe, parmi les Hominidés, étaient et sont plus que fondées. Beaucoup de savants se refusaient à croire à l'authenticité des éléments découverts à Baccinello et que je leur avais montrés au cours d'une Conférence. Ces éléments, spécialement un cubitus et des parties de crâne, qui ont d'impressionnantes caractéristiques humaines, étaient considérés par les sceptiques presque comme d'habiles contrefaçons. Beaucoup se refusaient à croire que les éléments avec lesquels j'avais partiellement reconstruit l'Oreopithecus provenaient réellement des restes épars d'hominidés du tertiaire, récupérés en taillant le minerai des couches du Miocène supérieur, de Baccinello. Maintenant, en étudiant le squelette entier, tous pourront constater l'authenticité de mes affirmations. Enfin, la découverte d'aujourd'hui est énormément importante également du point de vue pratique : j'espère encourager, grâce à elle, mes amis suisses et ceux de la Wenner-Gren Foundation à New-York à financer l'ouverture, ici à Baccinello, d'un plus vaste chantier exclusivement consacré aux recherches. »

Ces déclarations font directement allusion à ces doutes que nous avons rappelés, dans notre causerie du 11 octobre 1956. Ces doutes sont désormais dissipés. Mais il faut attendre un examen complet de la trouvaille pour en tirer les conclusions qui s'imposent.

La plus grande prudence toutefois est ici nécessaire, comme l'a fait remarquer le professeur Raoul Hartweg de l'Institut d'Ethnologie à l'Université de Paris. Parler dès à présent d'un *homme tertiaire* ou d'un *homme de Grosseto* est tout à fait prématuré. Le professeur Hurzeler ne s'est jamais permis une telle anticipation. Prudemment il classe son Oreopithecus parmi les *Hominidés*, et même les *Pré-Hominidés*. Il entend bien en faire un *chaînon de la transition vers l'homme*, mais nullement un homme proprement dit. Pour oser faire ce pas, il faudrait que l'on découvrît une *industrie humaine* en relation certaine avec cet *Oreopithecus*. Et il n'en est absolument pas question.

Un journal italien, *Il Tempo*, parlant, du point de vue catholique, de la découverte de Baccinello, appelle le squelette un *Pré-Hominidé*. Et, sous la signature de Luigi Vacchi, il dresse le tableau suivant de l'*ascendance humaine*, telle qu'on peut l'admettre désormais :

— Notre plus ancien ancêtre, du point de vue corporel, serait l'*Oréopithèque*, vivant en Toscane, il y a environ 12 millions d'années. — On peut ensuite faire remonter à 7 millions d'années les restes d'*Australopithèques*, découverts en 1924, à Taugus, en Algérie. — Le *Pithécanthrope*, qui, lui, était sûrement un Hominidé et peut-être même un Homme, vécut à Java il y a 800.000 ans. — Le *Sinanthrope*, qui déjà possédait une industrie rudimentaire, ce qui en ferait déjà sûrement un homme, vécut en Chine, il y a environ 400.000 ans. — L'*Atlanthrope* d'Algérie n'a pas plus de 300.000 ans. L'*Homme de Néanderthal* peut avoir 70.000 ans et l'*Homme de Cro-Magnon*, 30.000. L'*Homo Sapiens* dont nous descendons sûrement n'est guère apparu qu'il y a 10.000 ans.

Je le répète, ces chiffres sont ceux de Luigi Vacchi, dans *Il Tempo*, en un article qui relate la découverte de Baccinello. On trouverait des datations assez différentes dans le très remarquable ouvrage du P. Bergougnioux, de l'Institut catholique de Toulouse : *La Préhistoire et ses Problèmes* (Paris, Fayard, 1958). C'est à cet ouvrage que nous renverrons nos lecteurs pour un classement plus complet et plus exact de notre *ascendance possible*. Et nous nous bornerons à noter que le P. Bergougnioux n'admet pas la datation basée sur les isotopes de l'oxygène, d'après la méthode d'Urey. C'est dire qu'en tout cela règne une incertitude qu'il ne sera pas facile de dissiper rapidement !

VII

Ne touchons pas à la Lune

La Lune est entrée dans les préoccupations immédiates des humains. Il n'est pas de jour où l'on ne nous parle du prochain voyage que l'on compte faire jusqu'à elle et dont la date est fixée déjà à quelques années seulement dans le futur. Mais des voix s'élèvent aussi pour nous mettre en garde. Je ne fais pas allusion seulement à l'émission radiophonique d'Eric Sevareid, aux U. S. A. qui avait pour titre : *Laissez la Lune aux amoureux* (condensée dans *Sélection* de septembre 1958), mais à une note publiée par la revue *Scientific American* d'août 1958, sous ce titre : « *Conserver la poussière lunaire* ».

En effet Joshua Lederberg, professeur du département de la génétique à l'Université du Wisconsin, et le Doyen B. Cowie de l'Institution Carnegie à Washington, sont d'accord pour dénoncer le danger que l'on pourrait faire courir à l'étude des origines de la vie, si l'on touchait à la lune. Ces deux savants ont publié dans la revue américaine *Science*, un article important à ce sujet.

Ils y déclarent que la surface de la lune est recouverte de la poussière cosmique rassemblée depuis les origines du système solaire. Un examen scientifique de cette poussière devrait servir à résoudre deux questions de première importance : 1° existe-t-il des spores vivantes dans l'espace cosmique, comme le soutient une certaine théorie ?

— 2° Comment les premières molécules, prévivantes et devant constituer la vie organique, se sont-elles formées à partir des atomes primitifs ? Or, si la poussière de la lune est polluée par des organismes terrestres provenant de nos fusées, l'examen deviendra impossible. Et la situation serait encore plus grave pour les planètes qui sont plus favorables à la vie que la lune. Une contamination venant de la Terre troublerait la microbiologie de ces planètes et pourrait même provoquer l'éclosion de la vie sur une planète jusque-là stérile. Et d'autre part, selon les mêmes savants, si l'on pouvait observer la vie « à l'état primitif » ailleurs que chez nous, cela jetterait de la lumière sur les problèmes les plus passionnants de l'évolution. Toutes les formes connues actuellement de la vie transmettent leurs influences génétiques au moyen des acides nucléiques. Les plantes de Mars, s'il y en a, possèdent-elles aussi du D.N.A. ? Si oui, peut-on penser que ces plantes martiennes descendent des mêmes ancêtres que les plantes terrestres ? Ou bien devons-nous penser que la D.N.A. est le seul moyen que possède la vie pour se reproduire ? Et si les *gènes* martiens sont faits d'autres éléments, est-ce que cela constitue une solution indépendante du problème de la vie ou une divergence évolutionniste ? Et les deux auteurs concluent :

« Puisqu'il doit y avoir un laps de temps considérable entre le moment où l'on pourra envoyer une fusée dans la lune et celui où l'on pourra ramener, de la lune ou des planètes, des matériaux pour les examiner sur la terre, nous avons besoin de prendre de toute urgence des précautions pour protéger les futurs objectifs de la science. »

Cela veut dire que si nous envoyons inconsidérément des objets de diverse nature dans la lune ou dans Mars, ces objets ne pourront pas ne pas être porteurs de bactéries venant de la terre, et qui seront capables de « contaminer » la surface de la lune ou celle de Mars. Cette contamination tendrait à vicier de manière irrémédiable tous les examens que nous pourrions faire ensuite de la poussière lunaire ou des plantes hypothétiques de Mars. Tout ce qu'il faut faire c'est donc d'envoyer un satellite à la lune, pour la photographier de près et nous faire connaître la face qui n'est jamais visible de chez nous. Mais, de grâce, disent les savants, ne touchons pas à la Lune !

VIII

Retournons à l'île de Pâques

Dans la toute dernière Causerie, j'ai parlé du déchiffrement, qui vient d'être réussi par un savant cryptologue allemand, de l'écriture de l'île de Pâques. Et la conclusion de cette découverte était que décidément les habitants de l'île de Pâques — l'île aux statues géantes — ne venaient pas, comme Thor Heyerdhal, le héros du *Kon-Tiki*, croyait l'avoir démontré, d'Amérique du sud, mais bien de Polynésie. Mais Thor Heyerdahl, sans avoir connu la performance du cryptologue allemand, vient de publier un nouveau volume, qui, dans sa traduction française du norvégien, aura sûrement un grand retentissement. Cet ouvrage a pour titre : *Aku-Aku, Le Secret de l'île de Pâques*[1]. Il nous apporte les résultats d'un séjour d'études fait dans l'île de Pâques, de 1955 à 1956, par Thor Heyerdahl, accompagné d'archéologues chevronnés, pour tâcher de percer le mystère des statues gigantesques de l'île, c'est-à-dire de leur confection, de leur transport, de la signification que leurs auteurs y attachaient.

Thor Heyerdahl n'est pas seulement un hardi navigateur, c'est un ami de la science, un chercheur tenace et heureux, un conteur agréable, vivant, coloré, dont les récits instructifs sont un plaisir pour l'esprit et le cœur. Et son ouvrage nous conduit à une solution plus nuancée et plus précise du problème des origines de la population de l'île de Pâques.

Cette population, selon les données nouvelles qu'il a retirées de son long séjour dans l'île, fut de deux sortes. Il y eut d'abord, à une date qu'il est difficile de préciser, mais que l'examen par le carbone 14 devrait permettre d'établir avec une suffisante approximation, un peuplement venant d'Amérique du sud. Ces premiers habitants de l'île apportaient les traditions de la civilisation des pré-Incas et des Incas. Ce sont eux qui sculptèrent les statues géantes que l'on voit encore en si grand nombre dans l'île. Ils avaient une caractéristique frappante, au point de vue physiologique : ils portaient aux oreilles des chevilles de pierre, destinées à les allonger jusqu'aux épaules. On peut les appeler, pour cette raison, les « Longues-Oreilles ». Mais, il vint ensuite, probablement seulement vers le xv^e^ siècle de notre ère, des Polynésiens, qui eux, étaient des « Courtes-Oreilles ». Entre les deux peuplements, la paix ne régna pas longtemps.. Les « Longues-Oreilles » furent entièrement anéantis, à l'exception d'un survivant nommé Ororoïna, qui perpétua l'espèce, et dont le onzième descendant était justement le maire de Hangaroa, l'unique village de l'île.

Tout le livre de Thor Heyerdahl est le palpitant récit de ses relations avec les habitants de l'île, de son prestige parmi eux, des confidences qu'il en a reçues, des visites nocturnes qu'il a pu faire aux cachettes souterraines, dans lesquelles les familles les plus notables dérobent à tous les regards leurs souvenirs les plus précieux, sous forme de sculptures anciennes.

Il apparaît ainsi que les statues géantes de Pâques ne sont pas le mystère le plus impénétrable de l'île, mais que l'on y trouve des cavernes inexplorées contenant des merveilles d'art primitif.

Tout cela ne nous explique pas cependant encore le titre étrange du nouveau livre. Pourquoi ces mots : *Aku-Aku ?* — C'est que si les habitants de Pâques sont tous maintenant convertis au christianisme et assidus aux cérémonies du dimanche dans la petite église du missionnaire chilien, le bon P. Sebastian, ils n'en ont pas moins gardé leur confiance aveugle en la puissance de leurs *génies protecteurs*. Ce sont ces *génies*, qu'on peut comparer au fameux « démon » de Socrate, qu'ils appellent *Aku* tout court, ou avec un redoublement *Aku-Aku*. Thor Heyerdahl, par ses exploits de na-

[1] In-8 (14,5 × 21,5), 352 p., 1800 fr. ; relié, 2.500 fr. Paris, Albin Michel, 1958.

vigateur et ses connaissances scientifiques, leur paraissait posséder un *Aku-Aku* supérieur à tous les autres. Ils en venaient à se croire de même origine que lui. Il y avait lutte d'influence entre leurs *Akus* et le sien. Cette lutte est justement ce qui fait l'intérêt principal du livre, dont de magnifiques illustrations, la plupart en couleur, soulignent le texte. Parmi ces illustrations, il y a une page double extraite d'un livre du patron de bateau du village, et cette page double contient justement 19 lignes d'écriture analogue à celle que l'on vient de déchiffrer. Il y aura sans doute intérêt à savoir si les traductions proposées maintenant de ces caractères se montrent conformes aux interprétations qu'on a données des autres inscriptions déjà connues.

En toute hypothèse, le séjour de Thor Heyerdahl à l'île de Pâques, suivi de quelques fouilles dans les îles voisines de Pitcairn, de Mangarena et de Rapaïti, est appelé à faire mieux connaître la civilisation ancienne des habitants de ces régions lointaines, perdues au milieu du Pacifique. Le *Secret* de l'île de Pâques est bien près d'être percé. On sait comment les statues géantes étaient fabriquées par tout un peuple de sculpteurs, à l'aide de couteaux de pierre, comment elles étaient dressées sur des bases de pierres et comment l'on voyait en elles la représentation des *Akus* des ancêtres, les génies protecteurs de ceux qui les vénéraient et les adoraient.

Ce livre nous aidera aussi à comprendre comment, sous le vernis du christianisme, embrassé très sincèrement par des populations primitives, ont pu subsister jusqu'à nos jours, un peu partout des traditions d'origine païenne. Il faut une foi bien éclairée pour chasser toute superstition !

IX

Qui était Cromwell ?

C'est Pierre-Olivier Lapie qui entreprend de répondre à cette question, dans *Historia*, n° 142. Il a saisi pour cela l'occasion du tricentenaire de la mort du célèbre dictateur : Cromwell, en effet, mourut le 3 septembre 1658. Il portait alors le titre inusité de « Protecteur » de l'Angleterre. P.-O. Lapie qui a publié un « *Cromwell* », chez Flammarion, nous donne donc une impression d'ensemble sur la carrière et sur le caractère de son héros.

Mais avant de le citer, il ne sera pas mauvais pour nous de relire les lignes que Bossuet consacre au même personnage dans son Oraison funèbre d'Henriette de France ; écoutons-le :

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui enlever par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde... »

P.-O. Lapie rappelle rapidement ce que furent les années d'enfance et de jeunesse. Il naquit à Huntingdon, en Est-Anglie, face à la Hollande, le 25 avril 1599. Il appartenait à une famille de noblesse moyenne, fut avant tout, durant 40 ans, un terrien, un rural, le squire du village. Il habita tour à tour Huntingdon (1620-1631), Saint-Ives (1631-1636), Ely (1636-1639). Il s'était marié jeune et il eut beaucoup d'enfants. Ses biens et ceux de sa femme étaient des biens d'Eglise, volés sous Henri VIII. On comprend son hostilité à l'Eglise catholique, dont il possédait les dépouilles. Nul cependant ne pouvait prévoir que son existence dépasserait ses limites rustiques. Nul ne pouvait pressentir en lui les dons du chef de guerre, du chef de parti, du chef d'Etat.

« Cromwell aurait pu n'être qu'un paysan madré, maire de sa commune, croyant et pratique. Or, voilà que l'occasion politique, c'est-à-dire l'atmosphère de rupture entre deux régimes et deux mondes, lui permet de transposer sur le plan de la nation des qualités paroissiales. Voilà aussi qu'une inspiration personnelle, une tension intérieure, d'ordre mystique, entraînent cet homme quelconque beaucoup plus haut que lui-même. »

On a fait de lui tantôt un monstre tantôt un génie. Carlyle voulut le réhabiliter. Il édita en 1845 les lettres et les discours de Cromwell.

« Nul ne croit plus aujourd'hui que Cromwell, soi-disant fils d'un aubergiste ivrogne et coupe-jarrets, lui-même simple massacreur de prêtres, tartuffe orgiaque et bouffon, affamé du sang des rois et de leur richesse, ait été un aspect passager du démon. »

Mais Carlyle a aussi exagéré. Nul ne croit non plus que Cromwell ait été un Parsifal, le pur agent du destin, une sorte de surhomme, un demi-dieu. Nous sommes mieux à même de le mesurer, de nos jours. Et voici d'abord son portrait physique :

« Cromwell lui-même est de ces hommes « carrés de base comme de hauteur ». Sans prestance, mais solide et devant prendre, avec le commandement et le pouvoir, une certaine majesté. Le front naturellement bas, aboli par la frange des cheveux qui descendent au hasard de part et d'autre du visage ; un nez lourd et laid, grand sans l'accent d'un Condé ; un menton en galoche, de Saxon comme sa mère ; la moustache et la mouche mal taillées, des loupes, des dartres, la couperose du grand air et, sous les sourcils froncés deux yeux énigmatiques. »

Quant au portrait moral, nous dirons : Ni humain, ni surhumain. Il fut un homme doué de fortes qualités moyennes, un bon Anglais de bonne race, solide, sportif, rural, sans idées générales, voué au bien public, animé d'une religion personnelle un peu étrange et difficile à pénétrer. Il y a en lui, sinon de l'hypocrisie, du moins de l'opportunisme, c'est-à-dire une façon très pratique de modifier son action en se tenant tout près des faits. Il a peu ou point de lecture. Il a le goût des arts, une tendresse un peu puérile pour les fleurs, les enfants et les animaux. Il manque de manières. A aucun degré on ne peut dire de lui qu'il était « distingué ». Sa rudesse a souvent choqué ses contemporains les mieux disposés à son endroit.

Nous ne sommes ni surpris de ses victoires, ni éblouis par elles. Sa valeur militaire fut surtout faite de bon sens, de promptitude, de prévoyance et d'administration. « Il n'a que du talent », dans ce domaine. Son art politique est dépourvu de conception d'ensemble.

« C'est un ballottement continuel. Sur le champ de bataille, sa décision est rapide, sous le choc exigeant des événements immédiats. Dans l'arène politique, sa volonté demeure instable, il ne réussit pas à rassembler d'un coup d'œil tous les éléments de sa détermination. »

A qui le comparer ? A Napoléon, nullement. A Wellington ? peut-être.

Cet homme qui commanda les « *Ironsides* » — Côtes de fer — et qui paraît à distance si solide sur ses bases, se plaignait souvent de ses maladies. Il mourra de la pierre, dans sa soixantième année. Il y avait en lui de la mélancolie, du *spleen* bien anglais, et chez cet homme musculeux d'apparence, les nerfs jouaient un rôle. Mais sa grande préoccupation fut celle du salut.

« Cromwell est un mystique d'une race difficile à comprendre aux Français, catholiques et raisonneurs, car il est Anglais, protestant et même puritain. Il a choisi dans la forêt contradictoire des sectes. Il connaît le tronc qui le soutiendra : il est protestant, il est non-conformiste, il est indépendant, et, parmi les indépendants, il est de la secte des purs. Sa morale, son costume, son maintien, sa parole, sa politique, sa vie, tout est marqué de la sécurité implacable des purs. »

Et cela, il l'a été, non par illumination soudaine, mais par suite d'une décision finale, après de longues tergiversations.

Ce qui semble certain, c'est que ce fut son genre de religion qui fut à la source de ce qu'on appelle son génie.

« Cet homme de quarante ans, conclut notre article, paraît atone, vulgaire et terre à terre. Peu à peu, la lueur sourd, apparaît, se répand, domine ; l'inquiétude religieuse tourmente le grand corps sans élégance, l'affine, l'aiguise. La mystique donne à la lenteur paysanne l'élan, la décision ; elle lui soufflera la révolte. »

Son but, mal défini mais puissant, sera d'établir le règne de la nouvelle Sion, comme il avait voulu faire de son armée l'armée des « Saints ». Sans cette idée-force, il n'était rien. Sa foi seule le grandit.

X

Les Sermons du Curé d'Ars

A la veille du centenaire du saint Curé d'Ars, l'attention se porte non seulement sur sa vie, ses vertus, ses dons surnaturels, mais aussi sur ses sermons. Dans les *Etudes* de septembre 1958, Jacqueline Genet se pose la question : « *Le Curé d'Ars est-il l'auteur de ses Sermons ?* »

A les lire, on a tout de suite « l'impression de lire non pas un sermon, mais une mosaïque de textes ». Il empruntait donc beaucoup. Pour savoir dans quelle mesure et comment il le faisait, « il fallait dépouiller systématiquement les ouvrages utilisés par le Curé d'Ars et dont sa bibliothèque nous fournit la liste. »

C'est ce qu'a fait l'auteur de notre article. Les sources du Curé d'Ars furent les suivantes : Joly, *Prônes* ; Lejeune, *Le Missionnaire de l'Oratoire* ; Rodriguez, *Traité de la Perfection* ; Billot, *Prônes réduits en pratiques* ; Bonnardel, *Instructions familières*, etc.

A ce dernier, le curé d'Ars a beaucoup emprunté. Or, cet auteur avait lui-même adroitement plagié Réguis, curé de Gap, en lui donnant plus de concision et de retenue. Le curé d'Ars a pu s'autoriser des emprunts avoués de Bonnardel, pour s'en servir à son tour abondamment. La plupart de ses sermons lui sont redevables de copies plus ou moins importantes. Il ne s'agit parfois que de quelques lignes, mais bien souvent aussi de longs développements.

Si l'on prend par exemple le sermon du Curé d'Ars « *sur la Sanctification du Chrétien* », qui était considéré jusqu'ici, par les commentateurs, comme l'un des plus personnels du saint, on constate qu'il en prend l'essentiel dans le prône de Bonnardel intitulé « *Sur la manière de se comporter pendant l'année* ». De fait Jacqueline Genet reproduit le texte du sermon du saint, en mettant en caractères gras ce qu'il a ajouté de lui-même à Bonnardel, et en caractères italiques, les passages qu'il a copiés avec une certaine liberté. Or, au premier coup d'œil, les passages en caractères gras, personnels au saint Curé, sont peu de chose par rapport au tout et les passages en italiques sont moins importants que ceux qui ont été purement et simplement copiés dans Bonnardel.

Après avoir cité le texte, Jacqueline Genet écrit :

« Quelle est l'originalité du Saint par rapport à sa source ? Les variantes n'intéressent pas le fond ; pour la forme, elles témoignent seulement d'une tendance à la surcharge. Seuls, les additifs apportent quelques indices révélateurs ; le manque de concision de la pensée, le caractère affectif qu'elle prend volontiers. »

Exemple : Bonnardel disait : « Offrez-le (votre travail) au bon Dieu ». Le Curé d'Ars corrige : « offrez tout simplement vos peines au bon Dieu ». Bonnardel disait : « Excitez-vous à la contrition ». Le curé d'Ars copie, mais ajoute : « pour témoigner à Dieu votre regret ». Un peu plus loin, Bonnardel ayant écrit simplement « votre Dieu », le Curé d'Ars ajoute : « qui vous aime tant ».

Une autre source à laquelle le Curé d'Ars a également beaucoup puisé est l'auteur anonyme du *Catéchiste des Peuples*. Ce Catéchiste prêchait, dit-il, depuis 50 ans dans les campagnes. Son œuvre n'a aucune prétention littéraire. Elle s'adresse à des gens simples. Le ton est familier, le style souvent incorrect, les redites nombreuses. Il ne cherche pas à démontrer, mais il utilise de nombreuses « histoires » tirées des Ecritures et des Vies des Saints. Le Curé d'Ars aimait ce genre. Aussi a-t-il puisé dans ce recueil (4 volumes in-12, Lyon, 1800), l'essentiel de plus de vingt sermons. Il en copie jusqu'aux anecdotes dont Bonnardel manquait complètement. Ici encore, Jacqueline Genet nous fait toucher du doigt la manière d'emprunter du Curé d'Ars, en reproduisant l'un de ses sermons, avec ses additifs personnels en caractère gras — presque rien en fait — ses modifications en italiques, peu de chose aussi, — et ses emprunts totaux en caractères romains. Résultat : les apports personnels se réduisent à six lignes en tout. Noyés dans de copieux emprunts, ils ne nous fournissent que de légers indices pour la connaissance du saint.

On pourrait poursuivre ce travail pour tous les sermons. Et il est possible, probable même, que certaines sources inconnues diminuent encore la part originale du bon curé dans ses prêches.

Que peut-on en définitive lui attribuer en propre?

« Il est probable, sinon certain, qu'il a rédigé lui-même la plupart des passages concernant les bals, les veillées, les cabarets, les mauvaises chansons, la vanité et l'immodestie des toilettes, le respect dû aux églises, la beauté de l'âme « qui a tant coûté à J.-C. », la hantise du péché, l'absolution différée, la crainte des châtiments éternels, etc. »

Ce sont ses thèmes favoris. Il y revient avec insistance. Mais ils étaient communs à presque tous les prédicateurs chez lesquels il a puisé. Ils ne présentent donc, chez lui, en somme, rien d'original. Quant à l'expression matérielle, elle appartient très souvent à d'autres. Toutefois, une certaine mise en œuvre des matériaux étrangers doit lui être reconnue. Par exemple, dans son *Sermon sur le Mensonge*, le plan est de lui. Dans son premier point, il emprunte fort peu à Bonnardel et au Catéchiste des Peuples. Le second point doit presque tout à Bonnardel, sauf deux développements d'un style maladroit et incorrect, qui sont probablement du Curé d'Ars lui-même. Les trois dernières pages du dernier point sont copiées du Catéchiste des Peuples, etc.

Cela prouve qu'il empruntait beaucoup, mais puisait à plusieurs sources à la fois, qu'il combinait le tout à sa guise, en sorte que l'on a pu voir dans ce Sermon « un certain effort créateur ».

En somme, on voit en quels sens restreint il est permis de dire que le saint est l'auteur de ses sermons. Aussi n'a-t-il jamais visé à l'originalité. Dans son humilité, sa patience, sa volonté d'effacement, il se livre à une véritable compilation. Mais cela même indique sa persévérance, son désir d'être utile à ses ouailles, le travail continuel par lequel il a voulu se préparer à la parole de Dieu. Nous ne pouvons plus admirer ses péroraisons maladroites, dont l'emphase ou le souffle oratoire ne saurait plus satisfaire nos goûts d'aujourd'hui : elles ne sont pas de lui. Même dans les parties que l'on considérait comme personnelles, il nous faut bien reconnaître qu'il puisait beaucoup chez les autres.

Il reste que le Curé d'Ars se révèle à nous par les mots, les courtes phrases, qu'il intercale dans les textes qu'il a copiés. Ces mots, ces phrases sont des réactions spontanées du saint, en face des passages qu'il a reproduits. Ces réactions approuvent, insistent, modifient parfois, mettent une note de passion, d'angoisse ou de tendresse, dans ce qu'il a copié. Il y a jusque dans ses compilations maladroites, un accent, un souffle qui révèle l'amour dont son cœur était dévoré et c'est cela qu'il faut retenir pour cette année 1959, qui doit raviver parmi nous son souvenir.

XI

Dinosaures vivants?

Dans la revue *Science et Avenir*, de septembre 1958, Bernard Heuvelmans pose la question étonnante que voici : « *Existe-t-il encore des Dinosaures vivants dans certains grands lacs africains?* »

Tous nos lecteurs, je pense, savent ce que furent les Dinosaures [2]. Ce nom signifie *Lézard terrible.* Il s'agit, en effet, d'animaux de taille généralement formidable. Le Brontosaure par exemple devait atteindre le poids de 30 à 50 tonnes, et mesurait jusqu'à 20 mètres, y compris, il est vrai, une queue interminable. Il existe au musée de Pittsburgh un squelette complet de *Diplodocus*, dont Carnegie offrit un moulage aux principaux musées du monde. Ce squelette a 25 m. 60 du museau à l'extrémité de la queue. Comme le Brontosaure, il porte une tête extraordinairement petite, avec des dents grêles disposées en râteaux préhensibles, capables de faucher un champ d'herbe. Le Diplodocus qui ne pouvait pas peser moins de 20 tonnes n'avait qu'une cervelle grosse tout au plus comme un œuf de poule.

Mais quand on a énuméré les très nombreuses variétés de reptiles dinosauriens, on ajoute régulièrement qu'il ne s'agit que de formes éteintes, depuis la fin du secondaire, c'est-à-dire depuis 70 millions d'années.

Or, Bernard Heuvelmans a réuni des témoignages d'indigènes et de chasseurs européens selon lesquels, on aurait rencontré, dans un marais du Katanga, un Brontosaure ! Le Smithsonian Institute aurait offert une prime énorme à quiconque apporterait la preuve ou plutôt la dépouille d'un animal de cette sorte. Un peu plus tard cependant le Smithsonian Institute démentait la nouvelle et laissait entendre qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Pourtant, assure Bernard Heuvelmans, « du Cameroun au Soudan anglo-égyptien, de l'Uganda à la Rhodésie, sur tout le pourtour du Congo belge, on recueille, parmi les indigènes, témoignages et légendes selon lesquels d'énormes animaux amphibies vivraient dans les marais et les lacs voisins. »

Et c'est pourquoi il pose la question que nous avons dite :

« Ne découvrirait-on pas là des survivants de Dinosauriens, ces reptiles géants que l'on croyait éteints depuis la fin de l'ère secondaire ? Certaines descriptions faisaient penser à un *Triceratops*, ...mais, une fois les témoignages passés au crible de la science et de l'expérience, il s'agirait plutôt de Dinosauriens du genre du Brontosaure... »

L'auteur a publié à ce sujet un ouvrage intitulé *Sur la piste des Bêtes ignorées* (Paris, Plon, 1955). Il donne dans son article, un certain nombre de témoignages qu'il a recueillis. Il faut reconnaître qu'ils restent vagues et anonymes. L'un des plus importants a été retenu par le naturaliste anglais J. G. Millais. Il émane de la région du Moyen-Zambèze :

« Feu le roi Lewanika, écrit-il, qui s'intéressait vivement à l'étude de la faune de son royaume, le Barotséland, avait souvent entendu ses sujets parler d'un grand reptile aquatique, au corps plus gros que celui d'un éléphant, qui vivait dans les grands marais, à proximité de son village. Aussi avait-il donné l'ordre formel de le prévenir la prochaine fois qu'on en verrait un, afin qu'il pût se rendre aussitôt sur les lieux. Au cours de l'année qui suivit, trois hommes se ruèrent, un jour, très excités, dans la salle d'audience, et racontèrent qu'ils venaient de voir le monstre gisant au bord du marais, et que, à leur vue, il avait battu en retraite, en se laissant glisser sur le ventre dans l'eau profonde. Ils dirent que la bête était d'une taille colossale, avec des pattes comme celles d'un lézard géant et un long

[2] Je leur ai consacré un chapitre entier dans mon petit volume : *Monstres et Merveilles de la Préhistoire* (Bonne Presse), 1956.

cou. Elle était, ajoutèrent-ils, plus haute qu'un homme et possédait une tête de serpent. Lewanika se rendit aussitôt à l'endroit indiqué et constata que, sur une grande étendue, les roseaux avaient été aplatis : un large sentier avait été frayé jusqu'au bord du marais, et de l'eau ruisselait encore dans la boue troublée peu auparavant. Dans un rapport fait au résident britannique du Zoulouland, le colonel Hardinge, le roi décrivait la piste produite par le corps du monstre comme « aussi large qu'un grand *trek-wagon* dont on aurait enlevé les roues (1 m. 50 environ). »

D'après le capitaine William Hichens, qui fut chargé de faire une enquête à ce sujet, les indigènes n'avaient aucun doute sur l'existence du monstre et lui donnaient le nom de *isiququmadevu.*

Comme les témoignages de ce genre sont nombreux et concordants, on est tenté de conclure qu'il s'agit bien d'un dinosaure qu'on peut décrire de la manière suivante :

— C'est un grand quadrupède, à petite tête triangulaire de serpent, avec une corne unique, un cou long et flexible, un thorax puissant qui fait penser à celui de l'hippopotame. Il a des pattes de lézard et une queue massive et longue. Au total, il doit mesurer de 10 à 12 mètres, ou de 8 à 10.

Cet animal est amphibie. Il passe cependant le plus clair de son temps dans l'eau et niche dans des trous creusés au bord des fleuves, lacs ou marais, où il vit. Sa nourriture est exclusivement végétale, et il s'aventure parfois à terre pour la découvrir. Il tue des hippopotames, sans les manger, probablement pour éliminer des rivaux qui sont herbivores comme lui. C'est sans doute pour cela aussi qu'il lui arrive de renverser les bateaux, qu'il prend pour des ennemis, ce qui fait qu'il inspire aux Noirs une vraie terreur.

Comme les indigènes ignorent sûrement la paléontologie, ils n'ont pu trouver la description de leur monstre dans nos livres. Et ce qu'ils décrivent fait penser à quelque Dinosaure du groupe des Sauropodes.

En réalité, on ne sait rien de précis pour le moment. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les marais africains seraient un habitat idéal pour la survivance de tels monstres. Et comme, à une date récente, on a trouvé par exemple des cœlacanthes que l'on croyait disparus depuis 70 millions d'années ; comme il arrive de temps à autre qu'on retrouve des espèces estimées uniquement fossiles; enfin comme on n'a jamais pu donner une explication suffisante de la disparition des grands sauriens du Secondaire, il est permis de laisser la porte ouverte à la survivance *possible* de l'un ou l'autre des monstres que nos musées connaissent.

S'il est une région au monde où une telle survivance serait plus naturelle qu'ailleurs, c'est bien ce continent africain dont les conditions climatiques n'ont pas pratiquement changé depuis les temps les plus anciens. C'est le seul continent qui n'ait pas été submergé depuis le début du Primaire. Il a échappé aux grands plissements terrestres qui ont entraîné la formation des chaînes calédonienne, hercynienne et alpine. Tapis là-bas, dans des marécages ou des lacs immenses, parfois grands comme plusieurs de nos départements, des Dinosauriens de taille moyenne pourraient être restés, durant des dizaines de millions d'années, à l'abri des facteurs d'extinction que nous supposons avoir ravagé leur race, vers la fin du Secondaire.

Les paléontologistes sont donc invités par Bernard Heuvelmans à considérer avec plus de bienveillance qu'ils ne font d'ordinaire le dossier des « dragons » du Congo et du centre africain en général. Ces « dragons » ne sont-ils pas des Dinosaures ? On est en droit de se le demander ? L'Afrique est encore le pays du mystère, sur ce point comme sur tant d'autres.

XII

Le prieuré de Kansénia au Katanga

Nous ne quittons pas l'Afrique, nous y entrons au contraire plus profondément, avec un intérêt accru, en ouvrant la revue *Vivante Afrique* de juin-juillet 1958 pour y lire une étude du fr. R. Dauvister, O.S.B., intitulée : « *Le Prieuré de Kansénia au Katanga* », avec ce sous-titre : *Essor du monachisme africain.*

L'installation des moines bénédictins au Katanga est due à l'initiative du roi Albert de Belgique. Le 28 mai 1910, il appelait en audience privée, Mgr van Caloen, fondateur de l'abbaye de Saint-André, et le P. Jean de Hemptinne, futur Préfet apostolique d'Elisabethville. Le roi exposa à ses visiteurs ce qu'il attendait d'eux. Il désirait une fondation bénédictine au Katanga. Les moines feraient là œuvre d'évangélisation, d'après les méthodes de S. Benoît :

> « J'ai songé, dit-il, à vos belles abbayes de Maredsous, de Beuron, de Marialaach. L'Ordre bénédictin offre un idéal bien propre à élever l'âme des populations. Il faut que vous arriviez à avoir là-bas une belle église. Des offices liturgiques bien célébrés exercent une influence profonde et salutaire.

A cette date, le gouvernement belge formait de vastes projets pour l'équipement du Katanga. Rappelons que cette région, plus grande que la France, a pour capitale Elisabethville, et forme l'une des quatre provinces du Congo belge. C'est un plateau, dont les eaux s'écoulent soit au Congo, soit au Zambèze. Les habitants sont des Bantous. Le Katanga recèle des richesses minières immenses : cuivre, or, diamant, radium, uranium, etc. A la suite des explorations du capitaine Lemaire, on connaissait les possibilités d'avenir de la région. En Belgique même des mouvements d'émigration vers ces régions prometteuses se dessinaient chez les fermiers et cultivateurs. On pouvait donc prévoir qu'à brève échéance surgiraient au Katanga de nombreuses installations de culture et d'élevage.

Dans la pensée du roi Albert, il s'agissait donc, comme la France l'avait fait à Staouëli, ou comme elle a tenté de le faire récemment à Madagascar, de donner une âme, ou du moins un modèle, un exemple entraînant à la paysannerie katangaise. Un monastère bénédictin, qui est à la fois un foyer de prière et une ruche de travail rural, est un centre éminemment propre à vivifier la population paysanne d'une région et surtout d'une région neuve. L'abbaye bénédictine, depuis ses origines, a donné les preuves de la puissance attractive qu'elle exerce sur les habitants d'alentour.

Elle partage leur vie, elle pratique leurs travaux, elle est à l'avant-garde des bonnes méthodes. Depuis saint Benoît la démonstration est faite. Le roi Albert le savait et c'est pourquoi il projetait la fondation bénédictine du Katanga. Le lieu choisi pour cela fut Kansénia. Cette station agricole est située à 1.424 mètres d'altitude et jouit d'une situation magnifique. Adossée à la montagne, au sommet d'un vaste cirque, la ferme du lieu domine toute la vallée de la Panda. A droite et à gauche, une chaîne de falaises, parfois à pic, d'une hauteur de 400 mètres, encadre un panorama grandiose : au fond, à une distance de plus de 100 km, on aperçoit, dans une brume bleuâtre les monts Koni. Tout l'ensemble prête au recueillement et à la contemplation.

Les premiers moines de Saint-André de Bruges qui vinrent là y trouvèrent donc le cadre le plus propice à leur vie de prière et de travail, en s'attaquant sans retard à l'œuvre de défrichement d'une part et d'évangélisation de l'autre. Mais très vite, ils rencontrèrent des obstacles inattendus. Le prosélytisme des protestants et surtout l'extension des centres urbains obligèrent les premiers moines à se disperser, si bien que Kansénia redevint pour un temps la grande ferme qu'il était avant leur arrivée.

Or, à quarante ans d'intervalle, voici que sur le même plateau, autour de la même ferme, nous retrouvons une communauté monastique qui renoue avec le récent passé. Actuellement, ils sont là 94 religieux, des noirs et des blancs, qui « dans la générosité de leur foi, mettent en commun leur prière et leur travail, leur recherche de Dieu. »

Le monachisme bénédictin a tous les traits qui conviennent pour se propager au Katanga. Au monastère de Kansénia, la vie est celle des grands centres monastiques de tous les temps : présence au chœur, dès quatre heures un quart, — prières réparties tout au long du jour, — psalmodie qui n'est peut-être pas parfaite, mais qui toujours est intense et « vraie ». Et chaque soir s'achève avec le chant de Complies et le salut à la Vierge : Le *Salve Regina* qu'on n'entend jamais sans émotion ! Deux fois par jour, la psalmodie au chœur se prolonge en oraison privée; les moines méditent dans le secret de leur cœur ce que la voix vient de chanter au Maître des Maîtres.

Mais comme dans tous les couvents bénédictins, s'applique à la lettre la maxime : *Ora et labora !* Le travail est manuel, pour les uns, il est intellectuel pour d'autres. En principe, le monastère doit se suffire. On trouve à Kansénia tous les ateliers nécessaires à l'entretien d'une communauté. Les religieux ne sont pas seulement cultivateurs, mais aussi menuisiers, maçons, tailleurs, il en est qui forgent le fer, d'autres qui font de la mécanique ou de l'électricité. Mais la culture et l'élevage occupent le plus grand nombre et, au besoin, toute la communauté.

Kansénia d'autre part ne saurait faillir à l'une des traditions de l'Ordre, qui est l'attention aimante au patrimoine artistique. Les moines artisans de Kansénia font de la reliure d'art et transmettent la tradition bantoue authentique, dans le domaine artistique.

Entre la prière et le travail, se glisse la *lectio divina*, avec tout un programme d'études bibliques ou patristiques. Dans ce domaine, on cherche à donner à chacun ce qu'il est capable de recevoir, aux uns moins, aux autres davantage. L'obéissance conduira un certain nombre de moines jusqu'à la prêtrise.

Mais les moines n'oublient jamais leur devoir d'apôtres. S'ils quittent le moins possible le monastère, ils s'attachent à promouvoir le bien matériel et spirituel de toute la région d'alentour, soit au dispensaire, à l'hôpital des malades, à l'hospice des vieillards, et surtout à l'hôtellerie qui reste l'un des moyens les plus efficaces de rayonnement pour les laïcs et les membres du clergé de tout le voisinage. Le monachisme africain est à l'œuvre. Il ne peut manquer de se développer puissamment.

Ajoutons, avec la même revue qu'il existe aussi depuis 1948 des Sœurs katangaises de S. Benoît. Ou plus exactement, depuis le 23 octobre 1949, date à laquelle les cinq premières postulantes prirent l'habit bénédictin. La Congrégation se nomme *L'Annonciation de Sainte-Marie* et elle compte actuellement 73 membres : 12 professes, 4 novices, 15 postulantes, 42 aspirantes. Leur formation est confiée aux Bénédictines - Missionnaires de Béthanie, près de Bruges. Elles disent avec ferveur les heures canoniales, en français, de Laudes à Complies, en attendant le jour où elles pourront y joindre les matines, au moins les dimanches et fêtes ! Mais il faut attendre pour cela que les moines de Kansénia aient traduit en français les leçons du bréviaire bénédictin. Belle aurore en vérité.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

S. Ex. Mgr THEAS. — **Lourdes, terre de Marie.** — 373 p. 13 × 20 ; 800 f. ; franco : 870 f. — Lourdes, Imprimerie de la Grotte (c. c. p. : Économe de la Grotte, Toulouse, 274.77).

Dans ce volume, S. Exc. Mgr l'évêque de Tarbes et Lourdes publie un choix de 54 écrits et discours parmi ceux que, depuis douze ans, il a consacrés à l'honneur de Notre Dame de Massabielle.

S'appuyant sur une connaissance approfondie des faits, il propose une doctrine ferme, s'élevant facilement aux considérations théologiques et spirituelles les plus élevées, aboutissant à des recommandations très pratiques qui correspondent aux besoins des auditoires les plus variés : fidèles et prêtres, ouvriers et patrons, militaires et gitans, etc. Ces pages fort bien écrites ne sont pas de la littérature, mais une œuvre d'apostolat.

Pèlerins, prédicateurs et fidèles liront ces brèves instructions sans fatigue, tant elles sont bien ordonnées et présentées en un style direct. Ils y puiseront de nouveau motifs d'amour et de confiance envers Notre Dame de Lourdes.

René LAURENTIN et Dom Bernard BILLET. — Lourdes, Documents authentiques :
T. III. Autour de la Grotte interdite. Dernière apparition, intervention du Magistère, 352 p. (16×25), 1.500 f.
T. IV. Le dénouement de « l'affaire Lourdes » et l'intervention impériale, 320 p., 1.500 f. (Edit. de luxe : 2.300 f.). — Paris, Lethielleux, 1958.

Un nom nouveau paraît sur ces tomes à côté de celui de l'abbé Laurentin. Dom Bernard Billet, avec huit de ses confrères de l'abbaye de Tournay, a donné son concours aux recherches et à la composition de cet ouvrage. Dans un « Avis » placé en tête du tome III (p. 6), M. Laurentin dit ce que fut cette collaboration.

1. — Comme ses aînés, le tome III commence par présenter un « *film des événements* » qui se déroulèrent autour du fait de Lourdes entre le 15 juin et le 15 novembre 1858 (p. 3-76). C'est un résumé d'histoire, enlevé avec beaucoup de brio. Une série de *Notes* (p. 77-98) énumère les trouvailles qui ont pris place dans ce tome III et raconte les vicissitudes par lesquelles ont passé certains documents.

La 2e partie (p. 99-326), intitulée *Dossier*, reproduit à la date où ils ont été rédigés, les documents numérotés 339 à 581, émanant de tous les personnages qui se sont occupé de Lourdes durant la période du 15 juin au 15 novembre. Chacun de ces documents est « présenté » et accompagné de notes explicatives. Les tables (p. 327-351) terminent ce volume, agrémenté de 12 illustrations dans le texte et de 16 hors-texte.

L'infatigable et heureux érudit lance un appel (auquel nous faisons volontiers écho) pour que ses lecteurs lui signalent tout ce qui pourrait l'aider dans ses recherches.

2. — Son éditeur annonçait la parution du tome IV de « Documents authentiques » pour la fin du mois d'août 1958 (prix prévu, 1.500 fr.). Il a tenu parole. Et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de l'activité des auteurs qui écrivent si rapidement ces récits et classent si clairement leur énorme documentation, ou de celle de l'éditeur qui réussit ce tour de force de mettre au point la compositions le tirage et le brochage de cette copie extrêmement compliquée.

Le tome IV couvre la période qui va du 28 août au 20 octobre 1858. Il suit le même plan que ses aînés. Le film des événements, plus encore que les précédents, est projeté avec un entrain, un humour qui ne laissent pas au lecteur le temps de respirer ou la possibilité d'une distraction (p 11-77).

L'auteur se place d'abord « à la fenêtre du commissaire » Jacomet, dont il narre la lutte sourde avec le maire Lacadé, l'empressement servile à l'égard du préfet, les finasseries par lesquelles il essaie de se guider en dépit d'ordres contradictoires.

Du commissaire, on monte à « la fenêtre du préfet » de Tarbes. Celui-ci se débat dans « l'affaire des écuries » où il s'est empêtré et dont il ne sortira qu'avec un désaveu du ministre ; il ne sait comment se conduire devant les directives qu'il reçoit du ministre de l'intérieur, de celui des cultes, du ministre d'Etat, du chef de cabinet de l'Empereur (car par l'Impératrice, et par l'archevêque d'Auch, Napoléon III a été saisi de « l'affaire de Lourdes »), sans compter les journalistes locaux qui manquent totalement de docilité à l'égard des conseils préfectoraux et surtout les journalistes parisiens parmi lesquels se détache Veuillot et sa mordante ironie. Et tandis que le baron Massy pressent son prochain transfert à une autre préfecture, c'est par l'intermédiaire du sous-préfet d'Argelès qu'il sera mis fin aux tracasseries qui entravent la visite et la prière à la Grotte.

Quel fut au juste le rôle de l'empereur dans le dénouement ? Des légendes se sont formées que L. écarte, car aucun document connu, aucun fait certain ne l'établissent. La vraie cause est le témoignage « exemplaire de Bernadette », la foi calme et solide donnée à ce témoignage par la population de Lourdes ; l'attitude ferme du clergé local et des visiteurs ecclésiastiques de marque ; ...et surtout l'irréfragable surnaturalité des apparitions et des miracles qui s'opposaient comme un roc aux agitations des personnages ayant l'autorité civile en mains. L. leur rend justice, car leurs interventions méticuleuses, faites de bonne foi, encadrent et éclairent la réalité centrale de l'événement de Lourdes ; et ils savent enfin rentrer dans leur rôle et leur compétence quand, en ce mois d'octobre 1858, ils transmettent à l'autorité de l'évêque le soin de tirer au clair et de prononcer un jugement sur la réalité des apparitions de Marie à Bernadette.

Arrivé à ce point, L. ne considère pas encore son travail de documentation comme terminé. Il annonce une nouvelle série de volumes où il suivra pas à pas les travaux de l'enquête de la commission épiscopale (1859 à 1860). Ce sera l'objet d'un 5e volume que l'éditeur annonce pour décembre 1958. Un 6e et dernier suivra : il montrera comment a été élaborée la décision de Mgr Laurence, évêque de Tarbes, qui dans un mandement du 18 janvier 1862 proclamait l'authenticité surnaturelle des Apparitions. Ce tome VI paraîtra « à la fin de 1960 ».

Ainsi se terminera la première et la plus dure partie du travail d'ensemble entrepris par M. Laurentin. Il lui restera encore à mettre au point et à publier deux autres ouvrages, annoncés dans la préface du tome I, savoir : 1° un *récit historique* suivi, basé sur la documentation critique rassemblée jusqu'ici ; 2° une *étude théologique* appréciant, du point de vue catholique, la nature et la portée du fait de Lourdes. On peut attendre avec confiance ce complément de son œuvre magistrale ; car dans les « films » et dans les « notes » qui accompagnent les documents, sont amorcés des aperçus qui permettent de bien augurer de ce que l'historien et le théologien se préparent à ajouter à l'ample moisson amassée par le critique.

RIVISTA DE ESPIRITUALIDAD. Numéro double avril-juin 1958. Lourdes 1858-1958. — 330 p. (17 × 23) ; abonnement annuel : en Europe, 140 pes. ; ailleurs 4 doll. — Numéro isolé : 30 pes. — Madrid, Triana 7 (Chamartin de la Rosa).

Cette revue trimestrielle est le principal organe des RR. PP. Carmes d'Espagne. Elle publie des articles sur la science et la vie spirituelles. Tout ce « numéro extraordinaire » est « dédié à la Mère Immaculée du Carmel pour le Centenaire des Apparitions de Lourdes ». Son importance est telle que nous croyons indispensable d'en signaler le contenu à nos lecteurs.

Il se divise en quatre sections.

1. — *Documents pontificaux* relatifs au Centenaire (p. 153-164).

2 — *Spiritualité* de Lourdes. Quinze auteurs y ont collaboré, la plupart espagnols ou français ; les travaux de ces derniers ont été traduit en espagnol. Tous les aspects de la spiritualité de Lourdes, de son pèlerinage, de ses miracles, de ses leçons, ont été traités dans ces pages qui constituent le cœur de l'ouvrage (p. 165-380).

3. — *Apologétique et médecine* à Lourdes (p. 381-422).

4. — *Orientation bibliographique* sur Lourdes, comprenant 408 numéros pour les ouvrages (classés par groupes suivant leur objet) et les revues ; puis dix films avec leurs dates ; et enfin des recensions détaillées des ouvrages parus pour préparer le Centenaire (p. 451-474). — Le présent fascicule de la *Rivista* com-

mence avec la p. 145 ; les p. 1-144 correspondent au fascicule de Janvier-Mars 1958.

La masse de renseignements de tout ordre contenus dans cette publication, de grand format et d'impression très serrée, est immense et défie l'analyse détaillée. Espérons que ce travail aura une suite de même valeur portant sur les études qui marqueront la fin de l'année du Centenaire et qui en prolongeront les échos.

RAMOND et VLOBERG. — Calendrier Marial du pèlerin. — 104 p. (15,5×23,5) ; 350 f. — 10, rue François Ier, Paris-8e (c.c.p. : Ramond Jean, même adresse, 13.040.54, Paris.

A l'adresse ci-dessus existe un « Centre de documentation des sanctuaires et pèlerinages », dirigé par le R. P. Ramond, assomptionniste. Ce Centre publie un « Bulletin trimestriel d'études et d'informations ». La brochure annoncée en est un numéro spécial composé à l'occasion du Centenaire de Lourdes.

Il est présenté comme un calendrier. Pour chaque mois de l'année sont indiqués, à leurs dates propres, les fêtes liturgiques de Marie, les anniversaires de ses apparitions ou interventions et des couronnements de ses images.

Pour les Vierges de France, la nomenclature est quasi complète. Pour l'étranger, le recensement est commencé par des érudits locaux et sera poursuivi dans les numéros suivants de la même revue.

Au point de vue de la critique historique, « sans prétendre les déclarer indiscutables » on a conservé les manifestations mariales « qu'étayent de solides témoignages et dont le culte fleurit dans des sanctuaires vénérables ».

Une bibliographie, des tables, des cartes, de fort intéressantes illustrations font de cet ouvrage non seulement une mine de renseignements religieux et historiques que l'on consulte, mais un livre artistique qu'on parcourt et qu'on lit avec une pieuse curiosité pour mieux connaître et admirer les innombrables bienfaits de la Vierge-Mère à l'égard de ses enfants.

Adrien-M. MALO, franciscain. — Pour le Centenaire de Lourdes. — 120 p. (15×23). — Montréal (Canada), Editions Franciscaines, 1958.

L'auteur est président du Comité Marial Franciscain du Canada. Il fut à ce titre chargé d'accompagner le T. R. P. Balic, franciscain, président de l'Académie Mariale Internationale de Rome et organisateur du Congrès mariologique international qui se tint récemment à Lourdes (10-17 septembre) — dans une tournée que celui-ci fit au Canada du 7 au 30 septembre 1957 en vue de susciter un mouvement de prière et d'études en faveur de ce Congrès.

Cet ouvrage suit le R. P. Balic dans ses déplacements à travers le Canada et dans son activité oratoire et organisatrice (p. 7-13) ; il reproduit quatre conférences données par lui ici et là (p. 17-80) ; il présente des documents relatifs à la prière pour « l'Eglise du silence » (p. 97-102. — Le R. P. Balic est originaire de Dalmatie). Deux appendices (dont un sur la Corédemption de Marie) et des tables terminent ce volume.

Robert SERROU. — Bernadette, sur la terre, comme au ciel. — Album de 100 p. (21,5×28), 750 f. — Paris, Hachette, 1958.

Comme tant d'autres, la célèbre revue *Match* a édité ce bel album. La personne de Bernadette en occupe le centre, et les événements de Lourdes, plus encore que ceux de Nevers, en constituent la couronne. Un bref récit de M. Robert Serrou occupe douze pages. Celles-ci sont entrecoupées et suivies de photos qui, au nombre de plus de cent, se déploient parfois sur deux grandes pages pour une seule image. M. Pierre Vals, aidé de huit collaborateurs a conçu, dirigé et réalisé cette magnifique illustration, de caractère artistique toujours et très souvent documentaire. S. Em. le Cardinal Gerlier présente l'ouvrage dans une préface louangeuse. A travers cette belle œuvre transparaît la réalité surnaturelle des événements ; elle atteindra, grâce à une revue si populaire, une foule de lecteurs, croyants ou indifférents.

Abbé Basile VIOLLEAU. — Lourdes, signe de Dieu. — 121 p. (12 × 18) ; 390 fr. — Chez l'auteur, Genac (Charente). C.C.P. Nantes 1266.70. — 1958.

Cet ouvrage vise avant tout les incroyants. Il leur fait connaître les faits qui marquèrent : 1° l'origine, puis 2° le développement mondial du célèbre pèlerinage. Il insiste particulièrement sur la disproportion entre la simplicité et les ignorances de Bernadette comparées à sa fermeté dans l'affirmation inconfusible de son témoignage. Il donne, avec textes à l'appui, la description des plus marquants miracles. Il conclut qu'on doit reconnaître là le signe certain d'une intervention divine. Deux appendices, rappellent la chronologie des apparitions et décrivent une des « splendeurs spirituelles de Lourdes ».

Le but de l'auteur est atteint : son travail met sous les yeux de l'incroyant les données essentielles du problème. Si ce lecteur, formé aux disciplines strictement scientifiques éprouve le besoin d'un contrôle plus serré, il s'adressera aux historiens de Lourdes et aux publications médicales du Bureau des Constatations. Ce volume lui aura donné le premier choc qui impose une réflexion attentive. Il est accessible à tous : on le répandra donc largement.

Félix MOLLAT, S. J. — Maître où habitez-vous ? — In-8 de 384 p., 990 fr. — Paris, Aubier, 1958.

Retraite spirituelle de huit jours, chaque jour, comprenant en moyenne quatre entretiens. L'auteur suit de près les *Exercices* de saint Ignace. La doctrine est donc classique, mais renouvelée par des textes bibliques choisis, des citations d'auteurs spirituels, des réflexions psychologiques pertinentes et une longue habitude de ce ministère, où le prédicateur n'a d'autre but que de faciliter le contact de l'âme avec Dieu.

Ce livre est destiné à être médité plutôt que lu. Il sera utile tant aux prêtres et religieux qui désirent faire une retraite selon l'esprit de saint Ignace qu'à ceux qui prêchent les Exercices.

Pour ceux qui ignoreraient le déploiement des Exercices, voici un plan succinct du volume : Dieu est la grande réalité ; il est indispensable d'adhérer à lui de toutes les forces de l'âme dans l'indifférence bien comprise à tout le créé. Il faut fuir le péché si l'on veut éviter l'enfer ; il faut de plus fuir la tiédeur et pratiquer la vie intérieure. En tout cela, Jésus-Christ est notre guide et notre Roi. Nous devons nous ranger sous son étendard, et méditer les principaux épisodes de sa vie pour en tirer les leçons essentielles à notre état de vie : apostolat, humilité, action de grâces, support des souffrances, charité, contemplation, etc.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 23 septembris 1958
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. CAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)